

de notre agriculture sernit le salut de ce pays, qui n'a pas d'autre moyen de prospérer. La chose est si manifeste qu'il n'y a pas à s'y tromper. L'agriculture doit être la base de notre prospérité, et c'est s'abuser que de vouloir la fonder sur une autre ressource. Le commerce et l'industrie, créés et maintenus par l'agriculture, sont à désirer, mais l'un et l'autre lui cèdent en importance. Les plus riches mines de cuivre, d'argent, d'or et de pierres précieuses, si on les découvrirait demain en Canada, et qu'on pût les exploiter avec le plus grand succès, ne produiraient pas pour notre population le même degré, ou un degré de prospérité et de bonheur égal à celui que lui procureraient la culture judicieuse du sol et le bon soin des troupeaux, et quel est celui qui ne préférerait pas l'emploi salubre, agréable et honorable de l'agriculteur à celui de chercher de l'or dans les entrailles de la terre ou dans la vase des rivières? Et de quelle valeur peuvent être, après tout, l'argent et l'or, si ce n'est pour acheter les produits de l'agriculture et des terres, dans leurs différentes formes, comme nécessités de la vie. Eussions-nous jamais eu des doutes au sujet de la cause que nous nous efforçons humblement d'avancer, depuis plusieurs années, ces doutes auraient été dissipés par la connaissance du fait que ce qu'il y a d'hommes grands et honorables dans d'autres pays témoignent hautement de leur estime pour l'agriculture, et la regardent comme l'occupation la plus importante et la plus honorable à laquelle les hommes puissent s'adonner. Les personnes riches et instruites n'estiment pas l'agriculture à proportion des profits qu'elle peut leur rapporter, mais par les plaisirs et l'état de santé qu'elle leur procure, une résidence à la campagne entourée de toutes les beautés de la nature, l'occasion de voir le progrès de la végétation, depuis le commencement du printemps jusqu'à ce que les arbres et les plantes mûrissent leurs produits, et

donnent une abondante récolte. Les animaux domestiques de la ferme, qui produisent un si grand nombre de choses nécessaires à la vie, procurent aussi une grande jouissance à l'habitant de la campagne capable d'apprécier ces choses. Toutes ces jouissances sont d'un prix inestimable pour ceux qui aiment la campagne, bien qu'elles puissent être peu prisées par ceux qui lui préfèrent la ville, et qui n'ont été que rarement spectateurs du lever et du coucher du soleil en été. Sans doute, les cultivateurs qui ont à vivre de leur profession doivent se conduire et ne dépenser que selon leurs moyens; mais les gens riches qui demeurent à la campagne, et qui jouissent de tous les plaisirs que nous venons d'énumérer, et de beaucoup d'autres que nous pourrions énumérer encore, ne doivent pas se trouver mécontents, quand même leur bilan ne montrerait pas, au bout de l'année, de grands profits. Nous ne devons pas laisser passer cette occasion sans donner un extrait du "Rapport" de l'assemblée d'Exeter. Nous recommandons particulièrement les discours prononcés, en cette occasion, par les représentans de deux grandes nations, la France et les Etats-Unis. Ces messieurs apprécient l'assemblée et les efforts faits en Angleterre pour améliorer l'agriculture. Ce Rapport devrait réveiller notre énergie; nous ne pouvons suivre un meilleur exemple que celui que nous offre l'Angleterre, en autant qu'il s'agit de l'attention et des soins à donner à l'agriculture. Il doit être agréable à ceux des habitans de ce pays qui croient avoir fait tout ce qui dépendait d'eux pour avancer les améliorations agricoles, d'apprendre ce qui se fait dans les Iles Britanniques, sous ce rapport. Ceux qui peuvent faire davantage employeront sans doute, à l'avenir, tous les moyens qui sont à leur disposition pour avancer l'intérêt de l'agriculture, et lui faire faire des progrès, là où il en est le plus besoin. Quand même nous ne réussirions pas à prouver notre proposition, nous